

Du lieu incontournable à la relation

Thème récurrent chez Edouard Glissant, le lieu s'affirme comme base d'une réflexion philosophique qui mène de la terre antillaise à l'utopie créatrice d'une Totalité-monde, où l'identité se déploie sur des espaces protéiformes.

À travers le discours sur les espaces et les temps qui croisent et constituent le lieu, se dessine une conception du monde, fondée sur l'esthétique du Divers, qui est caractéristique de la pensée d'Edouard Glissant.

La recherche inquiète d'une terre d'implantation, impossible mais nécessaire mythe du lieu originel, berceau de l'identité, pour un peuple en mal d'ancrage, place le poète dans une dialectique espace-identité, dedans-dehors, qui ouvre infiniment son concept du lieu.

Nous connaissons tous cette déclaration du *Discours antillais*, p. 249 :

« Le lieu en ce qui nous concerne n'est pas seulement la terre où notre peuple fut déporté, c'est aussi l'histoire qu'il a partagée (la vivant comme non histoire) avec d'autres communautés, dont la convergence apparaît aujourd'hui. Notre lieu, c'est les Antilles (...)

(Mais) Qu'est-ce que les Antilles ? (...) Une multi-relation. (...) La mer des Antilles n'est pas le lac des Etats Unis. C'est l'estuaire des Amériques.

Dans un tel contexte, l'insularité prend un autre sens. On prononce ordinairement l'insularité comme un mode de l'isolement, comme une névrose d'espace. Dans la Caraïbe pourtant, chaque île est une ouverture. La dialectique Dehors-Dedans rejoint l'assaut Terre-Mer. »

La recherche du lieu, on le voit d'emblée, s'inscrit chez Edouard Glissant dans un vaste projet d'écriture qui excède largement le registre des revendications de l'écrivain engagé des pays dominés.

S'il s'agit bien d'une démarche d'appropriation de la terre pour les descendants du « migrant nu », pour le peuple issu du bateau négrier, de cette « calebasse cabossée sur les eaux » dont parle *Le Quatrième siècle*, cette réappropriation n'emprunte pas du tout les voies ordinaires.

Elle propose de tisser entre l'homme et sa terre des relations privilégiées et imprescriptibles.

Elle se développe sur un schéma qui ne fonctionne pas sur une légitimisation de territoire, mais sur une mise en relation de l'homme et de sa terre reposant sur la sacralisation des éléments et la recherche de l'essentialité.

En effet, pour l'homme issu de la matrice du bateau négrier, la notion de territoire, d'expansion territoriale, ne peut pas s'appliquer.

Contrairement à ce qui se passe dans les mythes fondateurs occidentaux, ces mythes de la création du monde où le territoire est donné à un peuple élu par ses dieux, et se transmet en possession légitime aux descendants, il y a eu dans l'histoire des Antilles une rupture de la filiation.

L'impossibilité de remonter dans les temps jusqu'à une histoire multiséculaire, à quoi on pourrait se référer pour souder le peuple dans des certitudes de racine et de propriété, interdit de recourir à ce modèle linéaire.

Au regard de ces mythes, je suis illégitime, dit Glissant, mon peuple est illégitime, notre genèse, notre création du monde, c'est le ventre du bateau négrier.

Dans ce sens, on pourrait même dire, que pour nous il n'est pas question de genèse mais plutôt de digenèse, c'est à dire d'une naissance à partir de laquelle on peut déjà diverger.

Par conséquent, il nous faut inventer notre modèle du lieu.

Et notre modèle, ce n'est pas celui du lieu occidental, celui du territoire de l'état-nation.

Notre modèle, c'est le modèle du lieu digénique, du lieu relationnel, du lieu en expansion spirituelle et non pas en expansion de conquête et de territoire.

La possession de la terre est essentielle à l'identité et l'existence même de l'être, il faut s'avoir pour s'ouvrir à l'Autre, être conscient de soi pour accéder à la conscience de l'Autre.

Dans la démarche glissantienne, la nécessité du soi identitaire s'inscrit dans un contexte novateur qui intègre des rapports particuliers à l'espace et à l'ailleurs.

Aussi toute proposition de réappropriation du lieu pour le déporté ne peut que s'articuler sur des termes originaux, plutôt liés à l'intériorisation des liens entre l'homme et sa terre qu'à une démarche externe de conquête.

C'est un rapport d'immersion, de fusion et d'inter-échange, qui va présider à l'insertion de l'homme bafoué dans son nouveau lieu, et, dans un mouvement parallèle à la procédure d'implantation, à la constitution de son identité.

Poétique de la relation (p.161) rappelle le caractère intime du rapport à la terre en évoquant :

« non pas l'absolu sacralisé d'une possession ontologique, mais la complicité relationnelle. Ceux qui ont souffert la contrainte de la terre (...) ont commencé aussi d'entretenir avec elle ces liens nouveaux, où l'intolérance sacrée de la racine, avec son exclusive sectaire, n'avait plus part. »

Le lieu d'Edouard Glissant constitue une extraordinaire entité où sont symbiotiquement liés, en une sorte d'alchimie interchangeable, l'homme, le paysage ou l'entour, le langage.

Ainsi, autour de la nécessité de restituer l'espace et l'identité à l'être antillais, se construit et se décline une conception du monde personnelle.

Dans l'univers de Glissant, l'existence de l'homme tient à son positionnement dans son lieu, sa cosmogonie et ses relations à l'ailleurs.

Constituante de l'être, le lieu s'avère incontournable.

Nul ne peut vivre en suspension, dit le poète, et si la terre d'implantation, dans l'œuvre de Glissant, n'a pas vocation de centre, et encore moins d'exclusive, elle a une essentielle vocation génésique.

Dans la mesure où le lieu engendre l'homme, la privation d'une terre originelle où planter ses racines, est un déni d'existence.

Privé de son lieu, l'homme n'existe pas réellement : en sont témoins la vacuité et la désespérance des personnages fantomatiques qui hantent les récits en quasi-état d'apesanteur.

L'évidement total de l'être a été organisé par la traite, car la déportation s'est aggravée d'un anéantissement culturel empêchant la survivance sur la terre d'arrivée des cultures d'origine.

Edouard Glissant évoque continuellement ces conditions irréversiblement destructrices où, par une séparation systématique des ethnies, le négrier limitait les tentatives de révolte.

L'isolement, créé par l'impossibilité de communiquer, a interdit toute forme de transmission des schèmes culturels originels, la langue et les dieux s'y sont évanouis.

L'esclave, exceptionnel migrant nu, a laissé pour seul héritage à ses descendants ce sentiment d'inexistence que les personnages traînent dans la dérision, marquant par l'extinction de la voix et du geste la *malemort* qui règne sur un pays mal-aimé, où l'homme, qui n'a pas raciné, reste vide de mémoire et d'identité.

Le passage dans l'antre du négrier, véritable parenthèse de non-lieu et de non-temps pour tout un peuple, constitue en effet l'axe de rupture avec le monde normal.

Le peuple déporté vit encore, plusieurs siècles après le cauchemar de la traite, la résurgence d'instabilité et de vertige engendrée par ce que Edouard Glissant appelle le passage du gouffre.

Dans cette chute vertigineuse de tous les repères spatiaux au cours du voyage infernal, on a vu ...

« le soleil tomber avec les lions dans la soute du grand bateau, soleil enchaîné qui râlait et criait, brûlant la coque de bois qui aussitôt et sans fin se recomposait (...) pour fermer à jamais l'éclatante prison » (*Le Quatrième siècle* p. 44).

On a vu aussi le ciel tombé, plaqué sur les vagues, les roulis sauvages, l'ouragan qui dévaste, « pour qu'on ne sache pas où est la terre, où le ciel ».

Après l'anéantissement total, « le pur délire », seul le nouveau lieu (« j'ai vu la terre nouvelle », dit le poème), par un long compagnonnage et un patient dialogue, pourra présider à l'accouchement du nouveau peuple qui s'est formé contre son gré sur la terre d'arrivage.

Peuple neuf qui est annoncé dans *Le Quatrième siècle* :

« Puisque la mer avait brassé les hommes venus de si loin et que la terre d'arrivage les avait fortifiés d'une autre sève (...) pour enfanter dans la calebasse cabossée sur les eaux un nouveau cri d'homme et un écho neuf »

(*Le Quatrième siècle* p. 285).

Pour ce peuple, naître au monde, trouver sa parole, faire jaillir l'identité, reste possible à la condition de rassembler ces « moi-disjoints » qui désespèrent tant Mycéa, en instaurant le dialogue avec le lieu dénié, en rebâtissant une cosmogonie.

Ce sont là les modalités de l'enracinement proposées par le poète.

Car c'est dans le paysage, et dans les relations avec la terre, que se trouvent l'équilibre cosmogonique, la réunion des morceaux éclatés. C'est le paysage qui recèle les repères perdus lors de la chute dans la cale du bateau négrier.

« Toute l'histoire s'éclaire dans la terre que voici : selon les changeantes apparences de la terre au long du temps » (*Le Quatrième siècle*, p. 46)

Le pays imposé, terre de douleur, terre déniée répulsivement, est devenu un élément constitutif de l'homme nouveau et de son langage.

Dans un mouvement récursif, l'œuvre réalise une dynamique où l'homme, la terre et langage vont s'auto-engendrer.

Le Discours antillais affirme :

« l'individu, la communauté, le pays sont indissociables dans l'épisode constitutif de leur histoire » (*Le Discours antillais*, p.199)

Autrement dit, l'homme ne peut naître au monde et à sa propre conscience qu'à partir du moment où il aura intériorisé sa terre, orchestré avec elle une partition mémorielle et d'auto-proclamation, sacralisé le verbe qui dit le monde et vivifié le paysage donné par le verbe.

En fait, à partir du moment où il aura rassemblé en lui tous les éléments de l'entité glissantienne.

Sur ce postulat, l'œuvre élabore un discours tout empli du paysage, un paysage qui « s'étage en dimensions lisibles », restituant à travers lui les bribes de l'histoire perdue, façonnant à coups de mots arrachés à la roche une histoire extrapolée et un espace re-dessiné.

« La signification ("l'histoire") du paysage ou de la Nature, c'est la clarté révélée du processus par quoi une communauté coupée de ses liens ou de ses racines (et peut-être même au départ, de toute possibilité d'enracinement) peu à peu *souffre* le paysage, mérite sa

Nature, connaît son pays. (...) Approfondir la signification, c'est porter cette clarté à la conscience. L'effort ardu vers la terre est un effort vers l'histoire. » (*L'Intention poétique*, p.190)

Flottant dans un sentiment d'irréel, ballotté par une instabilité constante, comme si le voyage primordial continuait en éternité, l'être antillais est donc invité, pour tenter la reconstitution de soi en une sorte de psychanalyse collective, à recourir au langage de la terre et des éléments comme à une thérapie.

Fouiller le paysage, intensément interroger l'environnement, plonger dans les éléments, en emprunter la forme et le cheminement, c'est le parcours initiatique vers une nouvelle naissance où sont relevées les colonnes des cosmogonies et des langages perdus.

« Passionnément vivre le paysage, le dégager de l'indistinct, le fouiller, l'allumer parmi nous. Savoir ce qu'en nous il signifie. Porter à la terre ce clair savoir. » (*L'Intention poétique*, p.238)

Le lieu, dans ce parcours, devient démesuré. Il devient le rôle et l'acteur. Pour pallier le rejet de la terre mal-aimée, le texte s'emplit des relations du paysage. Le lieu, l'entour, empruntent toutes les voies sensorielles, la vue, l'odorat, l'ouïe, le goût, le toucher :

« c'est bien afin de retrouver ici (par l'aliment du songe) l'ailleurs qui est le sien, de trouver en cet ici toute saveur et toute liberté. C'est afin que l'ici lui appartienne tout cru »

(*La Lézarde*, p. 55-56)

Le lieu fait fi des résistances, en s'imposant et s'insinuant par tous les modes de perception qui relie l'homme au monde.

Ici, la démarche philosophique et la démarche poétique se rejoignent pour insuffler le pays à travers tous les sens et tous leurs états, jusqu'à tenter l'expérience de la perception pure.

En effet, c'est sans aucun doute le rêve de la perception pure que poursuit cet homme du premier jour, le Négateur, lorsqu'il remonte jusqu'à la forêt et les eaux primordiales dans une aube des premiers temps.

La recherche quasi expérimentale sur les modalités de relation entre l'homme et la terre, rend le lieu omniprésent.

Il s'impose alors comme incontournable. Il force le refus, ignore la dénégation. Il est l'essence et l'essentiel.

L'interrogation incessante des éléments et de l'environnement prend un caractère sacré et rend le lieu souverain, d'autant plus souverain qu'en lui repose la clé des secrets du pays.

Aussi, par son inlassable présence à tous les instants du questionnement, sur l'histoire, l'identité, les mots et les dieux perdus – tel ce dieu Odon dont le nom inidentifiable désespère les mémoires – le lieu devient démesuré.

La névrose, à la fois d'espace et de temps, qui taraude les personnages privés de leur terre d'origine et de leur mémoire, trouve une proposition de comblement dans la démesure qui enfle un paysage se dilatant de ses temps accumulés et de ses espaces successifs.

« J'ai déjà dit que ce paysage est plus démesuré dans nos littératures que la conformité physique de nos pays ne le laisserait à croire. C'est qu'il n'est pas saturé d'une Histoire mais bouillant de tant d'histoires convergentes, éparpillées alentour, pressées de se joindre sans s'annihiler ni se réduire. » (*Le Discours antillais*, p. 264).

L'extrême difficulté à bâtir un *artefact* de racine plausible, pour un peuple à l'origine multiple, se résoudra, elle, par une proposition complexe alliant à la fois le besoin d'espace, d'étendue, et le rejet du sectarisme de la racine unique, le rhizome.

Le rhizome, racine qui progresse sur la superficie sans jamais aller à profondeur, est aussi une racine à entrées multiples.

Elle remet en question la croyance à l'unicité, ce que Edouard Glissant considère comme une erreur fondamentale. Il déclare dans *Tout-Monde* qu'il faut renoncer à la souche unique :

« La croyance précisément que l'identité est souche, que la souche est unique, et qu'elle doit prévaloir. Allez au devant de tout ça. Allez ! Faites exploser cette roche. Ramassez-en les morceaux et les distribuez sur l'étendue. Nos identités se relaient (...) Ouvrez au monde le champ de votre identité. » (*Tout-Monde*, p. 158)

Dans *Traité du Tout-Monde* (p. 54), Mathieu révélera la valeur de l'étendue : « la profondeur de la terre est dans son étendue et sa hauteur chemine ».

Les différentes expérimentations et relations du lieu, qui emplissent le corpus, traduisent et concentrent de manière évidente le parcours intellectuel d'un homme qui réunit dans son aboutissement et la plénitude de sa pensée les analyses d'un anthropologue et d'un penseur confirmé.

Dans ce contexte, le rapport au lieu, cette nécessité d'intériorisation et de fusion dans un lieu incontournable, devenu fondement même de l'existence, prend une orientation essentiellement philosophique.

Le lieu devient le cœur d'une problématique et l'axe d'une conception personnelle de l'univers. Toute l'œuvre est un questionnement sur le sens du monde et une proposition de lecture dont l'auteur, comme il le dit dans *Traité du Tout-Monde*, fait l'« offrande ».

Glissant dévoile le caractère métaphysique de cette quête sur l'espace à travers l'attitude de son héros préféré, Mathieu, dans le roman *Tout-Monde* :

« Mathieu commençait de formuler pour lui-même une autre manière de fréquenter ce monde, une activité brûlante de l'imaginaire, une transformation réelle de l'esprit et de la sensibilité » (*Tout-Monde*, p. 48)

Le lieu incontournable, dont l'appropriation et le dire constituent la trame insistante et obsessionnelle de l'œuvre, ce lieu dont le ressassement même asseoit l'existence à travers une poétique de la durée, prend alors place dans une proposition globale, une sorte de « système non systématique », une autre manière de fréquenter ce monde.

Il s'insère au sein d'un réseau de relations dont il est à la fois la résultante et une des constituantes.

Le lieu Antilles prend valeur d'exemplarité et de condensé en accéléré de l'histoire de la rencontre des cultures au niveau planétaire. Le philosophe y analyse les effets et méfaits de ces mises en contact sur le sens du monde, comme dans un laboratoire d'expérimentation ouvert à son observation incisive.

Soleil de la conscience parlait déjà d'un laboratoire dont chaque table est une île, *Poétique de la relation* rappelle que la plantation est un des ventres du monde, qui présente l'avantage qu'on peut le scruter avec le plus de précision possible. *Traité du Tout-Monde* reprend cette analyse.

Aussi, dans ce regard qu'il porte sur l'histoire de son pays et de ses rapports avec l'homme, Edouard Glissant ouvre infiniment le lieu sur l'ailleurs et en fait le point vélique des agencements du monde.

« Le lieu est incontournable. Mais si vous désirez profiter dans ce lieu qui vous a été donné, réfléchissez que désormais tous les lieux du monde se rencontrent jusqu'aux espaces sidéraux. (...) concevez l'étendue et son mystère si abordable » (*Tout-Monde*, p. 29)

On remarquera la reprise de ce même texte (« le lieu est incontournable ») dans *Traité du Tout-Monde*.

Edouard Glissant a l'habitude de ces reprises de textes qu'il estime fondamentaux pour le sens de son œuvre. Il a déjà pratiqué de la même manière pour souligner la fracture irrémédiable du passage de la mer en faisant glisser de *Mahagony* à *Poétique de la relation* le récit du voyage de la traite (« Trois fois ainsi vous avez affronté l'inconnu »).

S'il reprend cette formule, c'est que dans ce balancement entre le lieu incontournable et l'ailleurs, cet aller-retour entre le soi et l'autre, et du lieu au monde, s'exprime le sens d'une recherche poursuivie depuis quarante ans, posée en filigrane et en jalon dans toute l'œuvre, mais jamais aussi clairement exprimée que dans les derniers ouvrages que sont *Tout-Monde* et *Traité du Tout-Monde*.

Considérant la nécessité d'enraciner l'être antillais dans un lieu identitaire et l'évidence de l'inscription de ce lieu dans un réseau avec les ailleurs, il bâtit une philosophie qui place le rapport à l'espace au centre de toutes les préoccupations.

Le nouveau modèle du lieu, de ce lieu digénique évoqué tout à l'heure, a suscité son propre modèle de pensée : la Relation où espace et identité sont étroitement liés.

Mise en théorie, entre autres, dans *Poétique de la relation*, et récapitulée dans cette sorte de somme qu'est le *Traité du Tout-Monde* paru en 1997, la Relation, science du relatif, du relayé, du relaté – comme le dit Edouard Glissant – établit un système, totalement ouvert certes, mais système tout de même, qui insère le lieu dans un maillage de toutes les relations possibles.

Poétique de la relation évoque un « devenir de la planète Terre » et précise que c'est cela que le paysage doit enseigner à l'homme : la perception de son monde particulier mais aussi celle d'une totalité qui englobe son monde.

Dans *Le Discours antillais*, Glissant abordait la conscience de l'espace planétaire comme nécessité de la relation à l'autre. Le lieu incontournable prend dans cette optique une essentialité dérivante ouverte à toutes les combinaisons.

Pour Glissant, le lieu est l'espace de tous les possibles, croisée tremblante de tous les lieux. Dans *Faulkner, Mississippi*, il dira même que « le monde est une constituante illuminée du lieu ».

On ne peut pas être dans son lieu sans être dans le monde :

« il semble aussi que la poétique, science implicite ou explicite du langage, soit en même temps le seul recours mémoriel (...) et le seul lieu vrai où (...) éclairer, à la fois d'une conscience de notre espace planétaire et d'une méditation sur la nécessaire et non aliénée relation à l'autre. Se nommer soi-même, c'est écrire le monde » (*Le Discours antillais*, p. 284)

Tout comme le rhizome, le lieu est à entrées et à sens multiples. Au fur et à mesure de la quête des personnages romanesques, il vit toutes les métamorphoses : sol concret, réceptacle de l'histoire, ennemi ou séduisante fertilité, langage et structure de pensée.

Il s'enfle de ses temps et des espaces-temps qu'il suscite. Mathieu vit des transferts et des épaisseurs de lieu remarquables :

« Il planait dans un vertige qui mélangeait les espaces des deux endroits, Gênes Vernazza, et les embruns des deux époques, la fin de ce qu'ils avaient appelé le Moyen-Age et l'en-plein de ce qu'ils appelaient les Temps modernes ... Mais c'était parce qu'il (...) dilatait en lui d'autres espaces, éperdus dans l'espace du moment présent » (*Tout-Monde*, p. 30)

Les différents traitements du lieu traduisent une pensée du monde revue à la lumière des postulats du multiple et d'une ouverture infinie, qui nourrissent une esthétique du Divers où tout est lié et se répond.

Fondé sur l'ouverture et le mouvement, le lieu glissantien, loin d'être le creuset prétexte d'une crispation identitaire, est point d'ancrage d'où la relation devient possible, d'autant plus possible que la modernité réduit, et réduira de plus en plus, les distances et les temps.

C'est la réflexion que se fait Thaël dans le paquebot Colombie qui l'amène vers la métropole :

« Etait-ce là entrer dans l'avenir ? Et entrait-on dans cet avenir parce qu'on se trouvait connecté au reste du monde, qu'on savait comment il allait, à défaut de savoir où, dans quelles directions et pour quels résultats ? » (*Tout-Monde*, p. 136)

« tous ces pays qui avaient attendu dans la nuit, de l'autre côté de la face visible de la terre (...) mais qui allaient bientôt entrer dans la télévision du monde et franchir cette ligne de partage entre la nuit et le jour, l'invisible et le visible, l'ignorance et la connaissance. » (*Tout-Monde*, p. 137)

Le lieu s'ouvre infiniment jusqu'à un Tout-Monde, construction de l'imaginaire (« mais le monde n'est pas le Tout-monde ») où s'envisage le réseau des imbrications qui font le lieu et où naît l'identité selon Glissant, une identité-relation mouvante de ce qu'il appelle le change-échange :

« C'est cela que j'appelle identité culturelle. Une identité questionnante, où la relation à l'autre détermine l'être sans le figer d'un poids tyrannique. » (*Le Discours antillais*, p. 283).

L'espace et l'identité sont indissociables : entre le lieu incontournable et la manière de le relier au monde, prend place une identité qui s'affirme dans le passage de la conscience de soi à la conscience du monde ...

« mouvement désentravant, qui mène de notre lieu à la pensée du monde (...) Contribuer, par les pouvoirs de l'imagination, à faire lever le réseau, le rhizome des identités ouvertes, qui se disent et qui écoutent » (*Traité du Tout-Monde*, p. 246).

L'œuvre a accompli ainsi sa parabole, du lieu au monde, et de l'homme à l'homme :

« Il est un trajet d'errance, du lieu à la totalité, et inversement. L'œuvre ne va pas dans le monde sans retourner à sa source. Cet aller-retour dessine sa vraie parabole » (*Traité du Tout-Monde*, p. 183)

Geneviève Belugue
Université Paris IV-Sorbonne

Bibliographie

Le Discours antillais, Seuil, 1981.

Poétique de la relation, Gallimard, 1990.

Le Quatrième siècle, Seuil 1964, Gallimard Collection
L'Imaginaire, 1990.

L'Intention poétique, Gallimard, 1969.

La Lézarde, Seuil, 1958.

Tout-Monde, Gallimard, 1993.

Traité du Tout-Monde, Gallimard, 1997.

Soleil de la conscience, Gallimard, 1997.

Faulkner, Mississippi, Stock, 1996.